

## Questions à la sociolinguistique d'aujourd'hui

*Josiane Boutet (Paris 7 / IUFM de Paris)*

*Christine Deprez (Paris 5)*

*Françoise Gadet (Paris 10)*

*Opération Paris-Bâle : Quel vous semble être le domaine/l'objet/le champ le plus prometteur, innovant et stimulant de la sociolinguistique actuelle ?*

JB : Pour moi, l'objet de la sociolinguistique c'est toujours de décrire et de comprendre l'activité de langage, les pratiques langagières, en tant qu'elles sont socialement construites quels que soient les domaines d'étude ou les champs particuliers. Par ailleurs, la SL est pour moi une discipline dont les questionnements sont dépendants des interrogations issues du champ du social ou du politique (au même titre que l'analyse de discours). Aussi les champs prometteurs me semblent être ceux qui apportent des éléments de compréhension des faits sociaux actuels majeurs que sont la mondialisation, l'urbanisation des populations, la tertiarisation du travail. Ces champs peuvent se décliner comme la sociolinguistique urbaine, la sociolinguistique du travail. D'un point de vue méthodologique, je ne suis pas sûre que les technologies informatiques de traitement de grands corpus seront, à l'avenir, les méthodes les plus pertinentes dans la construction de la SL. Les travaux d'orientation clinique ou basés sur des observations de longue durée répondront dans doute mieux aux questions que nous nous posons.

CD : Je pense quant à moi surtout à l'avenir et à l'évolution des langues en contact, notamment du fait des migrations internationales. Pourquoi ?

Les migrations sont l'un des faits sociaux majeurs de ce siècle : elles mettent en contact des locuteurs, des langues et des cultures dans un brassage sans précédent et ce phénomène va s'accélération. Nous assistons donc à la fois à l'émergence d'un

plurilinguisme urbain où la diversité des langues est extrême mais où le travail d'érosion et d'assimilation est aussi manifeste. Nous sommes donc dans des situations observables particulièrement dynamiques, tendues par des contradictions fortes entre les enjeux personnels et ceux des groupes en présence.

L'étude des pratiques linguistique (observables) donne des résultats éparpillés et instables. Les fragmentations que l'on observe sont moins reliées à des marques formelles analysables de façon, disons labovienne, qu'à des discours de type réflexifs.

Et c'est dans les discours, tout particulièrement, qu'apparaissent des systèmes de catégorisations concernant les individus, les groupes et leur(s) langue(s) – sur lesquels s'appuient les constructions identitaires. Les catégorisations discursives qui vont des stéréotypes partagés aux prises de positions personnelles sont porteuses de sens et d'explications sur les comportements linguistiques et langagiers.

FG : Je ne pense pas que des réponses en termes de domaine, d'objet ou de champ apporteront grand chose. Le véritable enjeu résiderait plutôt dans les terrains, les méthodes et la réflexion théorique, et le rapport entre les trois. Il y a des objets plus ou moins valorisés et recherchés selon les époques, généralement pas pour des causes internes à la discipline (demande sociale externe, ou rapports de force dans la discipline " Sciences du langage ", lesquels ne sont jamais déterminés par les disciplines de terrain). Mais le " prometteur " et le " stimulant " ne viennent certainement pas de l'objet même, ils viennent du pouvoir explicatif (réel, pas imaginaire comme dans les corrélations par exemple), grâce à quoi le sociolinguistique pourrait s'imposer comme ressource et comme pouvoir d'expertise propre. Quant à " l'innovant ", pourquoi faudrait-il donc être innovant, alors qu'il me semble qu'on n'a même pas encore posé des bases saines à la discipline ?

*OPB : Quelle vous semble être la tare, le bourbier, la difficulté majeure dans laquelle est prise la sociolinguistique actuelle ?*

FG : Il est certain que les difficultés sont fortes, sinon la discipline se serait déjà imposée mieux qu'elle ne l'a fait, en tous cas pour l'Europe francophone. Le pire danger qui guette, je crois, c'est la fascination pour l'objet ou pour les porteurs de cet objet, travailler trop près de ses propres problèmes et croire ainsi s'y confronter, et finir d'une façon ou d'une autre par " going native ". On a de longtemps critiqué la sociolinguistique française (dans la foulée des sciences humaines françaises) pour sa médiocrité d'attache dans le terrain, mais je me demande s'il n'y a pas, en ce moment, tout autant lieu de s'inquiéter de la tare inverse : penser qu'il suffit de se poser sur un terrain avec le moins possible d'idées préconçues, se faire petit en adhérant au " paradoxe de l'observateur ", et attendre que tout finisse par " remonter du terrain " - expression que j'ai entendue, et pas qu'une fois.

CD : On assiste d'une part à un manque de prises actuellement sur certains des concepts-clefs de la sociolinguistique qui se manifeste soit par une " fossilisation " : ainsi en est-il de termes comme : *diglossie*, *communautés linguistiques*, soit à des " à peu près " métaphoriques comme *insécurité linguistique* ou *métissage linguistique*, *écologie linguistique*, et, si je pense au domaine qui m'intéresse, la *dynamique des contacts de langues*. Ainsi, par exemple, on est obligé de postuler qu'il y a une " communauté linguistique ", parce que sans elle on n'a pas de bornage des frontières des groupes sur lesquels on travaille, tout en sachant que cette " communauté " est illusoire et qu'elle est parcourue de divisions internes significatives pour notre propos. En outre, il y a trop d'études en ce moment, en France, sur les déclarations (les fameuses représentations), pas assez d'études des formes (manque de descriptions systématiques dans mon domaine sur les variations des langues dans l'immigration).

D'autre part, la sociolinguistique est encore trop franco-française, adjectif dans lequel j'inclus les études sur la francophonie.

JB : Je ne sais pas si je pourrai répondre à cette question en faisant abstraction du fait que je travaille en France et que ma pratique professionnelle de sociolinguiste s'y déroule. Aussi le problème de la sociolinguistique, du moins française, c'est l'incapacité à élaborer des programmes conjoints de travail, la difficulté de sortir des " chapelles " théoriques ou simplement personnelles, des pesanteurs historiques de tel ou tel lieu. C'est l'éparpillement des travaux en de minuscules groupes qui s'inventent leur vocabulaire, leur terminologie pour se construire une légitimité.

**OPB : Sur quoi et comment travaillerait la sociolinguistique de vos rêves ?**

JB : La question de l'objet de la SL me semble ici second au regard du " comment " : de nombreux objets pourraient coexister si les conditions de leur exploration étaient bonnes. Je pense que la sociolinguistique, envisagée globalement comme l'étude de l'activité de langage socialement située, a une place citoyenne à prendre ou à conforter. Ce que nous avons à dire des usages de cette activité symbolique dans le monde, ce que nous pouvons en dire avec nos différentes méthodes et théories a une pertinence sociale. À côté de l'ingénierie du langage que les linguistiques formelles ont construit, il y a place pour un autre domaine d'application qu'une sociolinguistique devrait construire, à la fois institutionnellement et théoriquement. Mais je ne pense pas que la seule addition d'excellents travaux et d'excellents chercheurs y suffise. Il faut une volonté collective de construire un domaine, des moyens à la fois financiers et institutionnels. Je rêverai donc d'une sociolinguistique qui saurait construire des programmes de recherche à long terme, ferait travailler ensemble des étudiants et collègues de différentes équipes, universités et bords théoriques ; je voudrais des lieux de confrontation scientifique où les enjeux de

pouvoir, nécessairement présents certes, ne gouverneraient pas l'intégralité des débats et des prises de position. A terme, il me semble que nous devons avant tout construire un espace de recherche européen.

FG : Plutôt que de mes rêves, parlons d'une sociolinguistique enfin convaincante. Elle aurait des objectifs explicatifs (pourquoi est-ce que ceci se présente ainsi et non pas autrement ? pourquoi est-ce que tel locuteur ou tel groupe a telle conduite ou pratique plutôt que telle autre ? y a-t-il des généralisations possibles ? de quel ordre ?). Elle se poserait la question de son autonomie (par rapport à la linguistique) ou de sa non-autonomie (par rapport à d'autres sciences humaines). Prenant le locuteur au sérieux et non comme simple vecteur de forces sociales, cherchant à établir LE sociolinguistique, elle ne serait pas dominée par des problématiques linguistiques (faisant de la sociolinguistique une application d'une linguistique formelle en quête de légitimité empirique), et elle verrait ainsi s'ouvrir la perspective d'intéresser les autres sciences humaines et les politiques, ce qui est encore loin d'être le cas pour le moment.

CD : SL de rêve ? avoir du temps pour en faire.

*OPB : Quelle place convient-il de reconnaître aux pratiques de terrain (fieldwork) en sociolinguistique ?*

CD : Il est pour moi indispensable pour observer les pratiques au sens large. Cependant les étudiants ne font pas assez l'expérience de la curiosité et de la naïveté que donne le terrain étrange/étranger, tout comme celle des langues "exotiques". La plupart des jeunes chercheurs travaillent sur leur ville, dans/sur leur "communauté", sur leurs langues. Ils sont à la fois informateurs et chercheurs dans la terminologie des années 70. Le fait d'appartenir à la communauté que l'on étudie comporte d'évidents avantages pratiques, mais n'est pas un gage du sérieux des résultats (l'inverse non plus d'ailleurs). Une autre vertu du terrain, mieux appréciée en Suisse qu'en France, c'est celle de la comparaison : car elle permet le questionnement. Inutile d'avoir tout lu sur les Portugais en France si on accepte d'ignorer les études qui portent sur les Italiens.

FG : Il est entendu qu'un sociolinguiste sans terrain serait peu crédible. Mais qu'en fait-il, qu'en tire-t-il, comment en prépare-t-il l'approche ? Pourquoi (surtout en France) pas davantage d'exigences et d'innovations méthodologiques ? Je suis étonnée des passions et des enjeux soulevés par la question du terrain, comme le slogan de Mao "qui n'a pas fait d'enquête n'a pas droit à la parole", ou la phrase que Chambers met en exergue de son ouvrage "data without generalization is just

gossip". Quant à moi, j'en reviens toujours à la question exprimée par Auroux, que je reformule en : Qu'est-ce que le (socio)linguiste va chercher sur un terrain qu'il n'aurait pas pu rencontrer sans ce passage ? Il me semble qu'une telle question devrait être toujours présente, et déterminer toute option, conceptionnelle, méthodologique ou interprétative.

JB : J'aurais du mal à répondre à cette question qui est, pour moi, mal posée. La sociolinguistique est pour moi une linguistique de terrain, au même titre par exemple, que l'ethnolinguistique. Dans la conception que je me suis forgée et que j'enseigne, l'activité de langage ne peut être recueillie que dans la situation même de son énonciation, c'est-à-dire que cela exclut à la fois les données issues de l'introspection et les données obtenues par des protocoles expérimentaux. Par ailleurs, et comme tout linguiste de terrain, je sais combien la pratique du terrain, la présence dans des lieux et des situations au départ inconnues et souvent incompréhensibles va modifier, déplacer, déconstruire nos hypothèses de départ, va en générer d'autres ; combien au contact avec le terrain, nos construits théoriques vont devoir être retravaillés voire abandonnés. C'est de ces déplacements, de ces confrontations que naît l'innovation, la trouvaille. Sans travail de terrain la sociolinguistique ne peut pas avancer, progresser, bouger, évoluer. Nous sommes d'abord une discipline de terrain.

*propos recueillis en octobre 2001*